

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

REVUE
BRITANNIQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

REVUE
BRITANNIQUE

—
REVUE INTERNATIONALE

REPRODUISANT

LES ARTICLES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES
DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉS PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE-AMÉDÉE PICHOT

—
ANNÉE 1882. — NOUVELLE SÉRIE.

TOME TROISIÈME.

—
PARIS
BUREAUX DE LA REVUE BRITANNIQUE
BOULEVARD HAUSSMANN, 50

—
1882



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

LITTÉRATURE DU NORD.

POÈTES-PAYSANS RUSSES ¹

« L'on voit, écrivait La Bruyère, certains animaux farouches, répandus par les campagnes, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine et, en effet, ils sont des hommes. »

Là-bas aussi, dans la steppe, désert du Nord où la neige jette, six mois sur douze, son sable blanc, autour des petits villages plats, poudreux, tristes oasis disséminées dans le paysage désolé; là-bas aussi, et dans ce siècle, on a pu voir des animaux à face humaine, attachés au sol et le remuant avec une opiniâtreté passive ou désespérée; mais ils n'étaient plus des hommes : ils étaient des paysans russes.

Mougiks, serfs, serfs à l'*obrock* (2) ou à la corvée, chiens à la laisse plus ou moins longue, bétail régi dans le domaine par le bâton et dans les villes par le fouet. Là-bas vassal; ici, vassal et valet; ployant sous le bourmestre (3), rampant

(1) Lomonosoff, Chlepouckine, Koltsoff (*Westminster Review*, 1880). — Chevtchenko (le *Kobzar*, poésies et autobiographies, 2 vol. Prague, 1876).

(2) La redevance en argent ou *obrock*, permettant au serf d'exercer un état et de changer de lieu, sauf un ordre contraire du seigneur. La corvée (*boïarehtchina*), travail dû par le serf au boïar (seigneur), trois ou quatre jours par semaine.

(3) Bailli, intendant.

sous le barine (1); taxé par l'un, vendu par l'autre, lié et châtié au gré des deux : voilà un pauvre être. Est-ce de lui qu'on vous a dit qu'il est poète? — Oui, l'homme ne peut pas tout prendre à l'homme : au plus infime, l'infini reste : Dieu l'a voulu.

Vêtu de peau, chaussé d'écorce, le moujik sort de sa lutte de tremble; autour de lui, qu'il soit des provinces du Nord ou du Centre, de la marécageuse Finlande, du versant hérissé de la Baltique, du triste bassin de la Duna ou du plateau inférieur, calcaire et nu, le ciel, le sol, tout est rigoureux : forêts impénétrables, lacs stagnants, terres ingrates, tout reflète la monotonie de ses actes, la servitude de sa volonté, l'inflexibilité de sa destinée. Que sera-ce s'il appartient à la région désolée, entre les *Uwalli* et la mer Glaciale? Là, plus restreint encore le pouvoir de l'homme, plus dur le joug qui tient captifs les éléments consolateurs; là, point de villes, point de routes; ce n'est qu'une plaine inclinée : marais, tourbières, déserts glacés; on y sème et on y récolte en soixante jours. Là, le soleil lui-même ne lui apparaîtra que comme le maître hautain et rare sur le passage duquel il se précipite pour recueillir, dans le sillon de son char, de quoi vivre une année de plus.

Lentement et douloureusement provoquée par cette similitude des soumissions et des souffrances, une poésie pouvait naître au cœur du paysan russe : Lomonosoff, Chlepouckine, Koltsoff, en furent les premiers révélateurs.

I

Michaël-Vasiliewitch Lomonosoff, né en 1711, était le fils d'un pêcheur du gouvernement d'Arkhangel. L'enfant secondait le père dans son rude métier. Cependant, du pope du village, il apprit à lire, à écrire; son ambition croissait avec sa science, mais comment la satisfaire dans ce pays perdu? Du pauvre pope, il ne put bientôt plus rien tirer, sinon que,

(1) Seigneur.

pour devenir un homme de quelque mérite, il fallait savoir le latin. Le latin, on ne l'étudiait qu'à Saint-Pétersbourg, Kieff ou Moscou. Ah ! ces trois noms, combien de fois lui apparurent-ils tracés en lettres flamboyantes sur le ciel clair, sur les flots glacés ! C'est à Moscou qu'il résolut d'aller. Comment ? Il attendit. Il avait quelques livres trouvés chez un paysan, enfouis là on ne sait comment : une Arithmétique de Magnitzki, la vieille Grammaire slavonne de Smotritzki et une traduction en vers des Psaumes par Polotcki. Il les lut, les relut, les apprit ligne à ligne, les sut par cœur. Cependant, il touchait à ses dix-sept ans ; Moscou ne lui laissait plus de repos. Un matin, par le froid horrible, il se mit à suivre un convoi de poisson qui allait à la vieille ville, et avec le poisson il y arriva, gelé de corps, mais réchauffé d'âme. A Moscou, un autre pope, puis un moine s'intéressent à lui ; on réussit à le faire admettre à l'école Zaiknospasski ; dès lors, il marche à grands pas vers le but ; en 1754, on l'envoie avec d'autres élèves d'avenir à Saint-Pétersbourg ; là ses étonnantes aptitudes, surtout pour les sciences, sont remarquées de tous, et il est désigné parmi les jeunes Russes choisis pour compléter leur éducation à l'étranger, système établi par Pierre le Grand et déjà inauguré par un de ses prédécesseurs, Godounoff.

Lomonosoff partit pour l'Allemagne où, tout en s'occupant d'études métallurgiques à Marbourg, il s'essaya à des imitations poétiques d'après Günther (1) et d'après les poètes français de l'époque ; son ode sur la *Prise de Khotin* commença sa réputation à Saint-Pétersbourg ; vinrent ensuite des difficultés d'existence, accrues par son voyage en Allemagne, et le décidant à regagner seul la patrie : son voyage, pendant lequel, remarqué pour sa stature herculéenne par un officier prussien en tournée de recrutement, il se réveilla, après un dîner copieusement arrosé, sous l'uniforme et au service du roi de Prusse ; son évasion, au moyen d'un déguisement, et tout une

(1) Né en Silésie en 1695, mort à Iéna en 1723. Un des meilleurs poètes allemands de cette stérile époque.

série de cruelles aventures aboutissant enfin à son retour à Saint-Pétersbourg, où sa femme, dont il paraît s'être peu soucié, le rejoignit. Là, de nouveaux et rapides succès l'attendaient; nommé professeur de chimie à l'Université, il atteignit le point culminant de sa carrière en devenant directeur de cette même université et, en 1784, secrétaire d'Etat. Il y avait loin de Lomonosoff, entouré par toute la jeunesse intelligente d'un empire, au pauvre petit pêcheur d'Arkhangel. Il mourut en 1788, honoré d'un tombeau au monastère de Saint-Alexandre-Newsky, qui est, à Saint-Pétersbourg, ce que l'église Santa-Croce est à Florence, et d'un monument élevé à sa mémoire par le comte Woronzoff (1).

Lomonosoff laissait une œuvre considérable non seulement dans ses résultats matériels : le progrès des sciences physiques, l'épuration de la langue russe moderne et la délimitation de ses rapports avec le vieux slave religieux, mais d'abord et surtout, dans ses résultats moraux. Lomonosoff devenait pour le peuple russe, pour cette immense multitude au désir pétrifié, à l'immobile découragement, la réalisation de ce prodige : Le néant arrivant à l'être. Bien plus, à l'estime, à la fortune, à la gloire même ! Ce qui rend Lomonosoff national au même titre que Koltsoff et que Chevtchenko, deux vrais poètes, dont l'un, Chevtchenko, peut être appelé grand : c'est qu'il fut le premier, qu'il fraya la route, qu'il fut l'espérance :

Nu-pieds, poudreux,
De haillons vêtu...
Qu'importe,
Plus d'un grand homme a marché ce chemin.

Je vois dans ton sac
Un petit livre. Ah !
Tu vas là-bas t'instruire.

(1) Ouvrages poétiques de Lomonosoff : *Pierre le Grand*, poème épique en deux volumes; *Demiphon*, *Tamiza* et *Selim*, tragédies en alexandrins. Odes aux impératrices Anne et Elisabeth, le tout dans la manière de Voltaire et de Jean-Baptiste Rousseau.

Le vieux père a, pour cela,
Doigné à son fils ses deux derniers kopecks.

Ou bien peut-être tu es serf,
Un pauvre serf libéré d'hier.
Qu'importe, allons,
N'aie pas peur, tu arriveras.

On te le dira là-bas, à la ville,
Comment le paysan d'Arkhangel (1),
Par la volonté de Dieu et par la sienne,
Devint habile et grand.

Dans le monde il est de bonnes âmes,
Quelqu'un t'emmènera à Moscou.
Apprends, travaille, ne crains rien;
Rêveur, tu vivras ton rêve (2).

Et ce qui nous intéresse, nous aussi surtout, dans cette rapide revue des poètes-paysans russes, ce qui nous touche, ce qui nous émeut, c'est cet appel jeté au savoir et à la liberté par de pauvres enfants ilotes que la prescience du beau inconnu tourmente; c'est ce combat qui s'engage entre eux et les obstacles. Tel un être de race ailée éclos par malechance dans les profondeurs d'un souterrain, s'agite, s'élève, s'accroche aux fentes, heurte mille fois les parois obscures, palpitant d'un désir tenace et fou, celui du jour, et trouve enfin, par l'aide pitoyable du hasard et l'opiniâtre effort de sa volonté, l'issue qui le rend à sa destinée.

Après Lomonosoff, Chlepouckine; plus exclusivement poète celui-là, cependant joignant à cette aptitude celle de la peinture qui se développa chez lui d'abord. Il était serf, fils de serfs, mais au régime de l'*obrock*, et, par conséquent, libre de suivre un état en payant la redevance. Si dure pourtant pesa cette redevance sur le pauvre Chlepouckine que force lui fut pour y satisfaire d'abandonner ses premières études et sa jeune femme, et d'aller à Saint-Petersbourg, où il établit pé-

(1) Lomonosoff.

(2) Cette poésie de Nékrassof, *l'Étudiant*, témoigne de la forte impression produite par la brillante carrière de Lomonosoff.

niblement un petit commerce. Survint une année de disette qui coupa court aux approvisionnements et aux recettes; heureusement, il trouva un sauveur, un inconnu, lequel avait sans doute remarqué les allures studieuses du jeune marchand qui, à ses heures de loisir, lisait, barbouillait des toiles. Grâce à ce secours, Chlepouckine put se tirer d'embarras et rembourser son bienfaiteur.

En 1819, après la mort de sa première femme, il commença à publier des poésies, notamment celle intitulée : *Funérailles d'une femme de paysan*. Le bruit s'en répandit, le succès s'accrut, et les amis avec le succès : Swingin, l'éditeur, publiait les *Louanges* de Chlepouckine; Glinka, auteur apprécié, important, le familiarisait avec les exigences de la grammaire et de la prosodie. Un membre de l'Académie de peinture le fortifiait dans l'étude de son art; enfin, en 1826, parut sous le titre de : *Récréations d'un villageois*, la collection complète de ses poèmes, qui lui valut, des cercles aristocratiques, un enthousiaste accueil; de l'Académie, une médaille d'or; de l'empereur, un habit brodé et une montre, et enfin, d'une comtesse, Katiana Yousouhoff, sa liberté, sous la forme de 3 000 roubles, dont elle le racheta à sa maîtresse, Catherine Novosiltsoff.

Car il était encore serf.

Il nous tarde d'arriver à Koltsoff.

Ses devanciers, le peuple, s'en était honoré : il ne s'y était pas reconnu; l'école de poésie artificielle qui avait inspiré Lomonosoff, les essais trop tôt dépouillés d'originalité de Chlepouckine, ce n'étaient là ni l'âme ni la voix russe proprement dites : Koltsoff eut l'une et l'autre. Koltsoff fit plus que de sortir du peuple : il y rentra.

Par les qualités essentiellement nationales de son génie, par la générosité de ses tendances, par le charme pénétrant, familier, de sa strophe, bercée au rythme des vieux chants slaves, par la vérité de ses descriptions où le paysan se retrouvait sur son sol, dans son cadre, avec ses lassitudes et ses consolations de chaque jour; sublimisées, sans aucun doute, mais encore à la portée de son esprit, et surtout de son cœur.

La vie de Koltsoff fut triste. Son âme l'était avant sa vie : âme malade, susceptible, inquiète, qu'une succession de douleurs intimes courba et rompit.

Moins dénué de ressources que ses prédécesseurs, Koltsoff eut presque autant de difficultés à faire son chemin. Son père, éleveur de bestiaux, ne se prêtait guère aux aptitudes de l'enfant ; il lui faisait paître ses troupeaux, fondre ses graisses, régler ses quittances. Dans la steppe seulement, il respirait, il se sentait vivre. C'est la steppe qu'il chanta plus tard, c'est de la steppe que sont venues des esquisses rurales de la vigueur et du charme de celles-ci :

Dors-tu, paysan ?

Le printemps s'agite là dehors ;

Vraiment tes compagnons déjà

Dès longtemps sont à leurs labeurs.

Et plus loin :

..... La superbe aurore s'allume dans le ciel ; le soleil a surgi de la grande forêt.

Et moi, joyeusement, j'apprête la herse, le soc ; je pousse la char-
rue, je jette le grain.

.....

Pour la semence, nous préparons le saint berceau du sillon ; mater-
nelle, l'humide terre le reçoit, le nourrit ; à fleur du sol l'herbe se
dresse, le grain grossit.

Le grain mûrira, il se réjouira dans l'épi doré !

.....

Nos faucilles, comme elles résonnent !

Comme ils reluisent les tranchants !

Doux sera notre repos sur les gerbes liées.

.....

Avec une prière muette je laboure, je sème ;

Oh ! Dieu, produis pour moi du pain, mes seules richesses !

Cela, c'est le cri. Ici, sonore, vaillant quand même ; ailleurs,
plus sourd et découragé :

Près de la table assis, je pense :
A toi de vivre pauvre
Et seul.

Avec la pauvreté, ton père
Ne t'avait fait qu'un don : la force.

Et ce don, la misère, déjà,
T'a fait le dépenser
Pour d'autres.

Ses premières poésies une fois publiées, la réputation vint vite à Koltsoff; si vite, qu'elle vint pourtant, le chagrin l'avait devancée; chagrin d'amour, singulièrement cruel. C'est, à peu de chose près, le thème des *Danicheff*.

Sous le toit paternel qui, jusqu'à sa mort, fut pour Koltsoff le lieu de ses plus insupportables souffrances, une jeune fille de la Petite-Russie, Duniasha, avait grandi avec lui et ses sœurs; elle était serve dans cette famille serve, mais qui s'était enrichie par son commerce de bestiaux. Duniasha l'aima, en fut aimé. Au retour d'un de ses voyages, il ne trouva plus Duniasha. Le vieux Koltsoff, redoutant cet humble mariage pour son fils, avait vendu la pauvre serve à un propriétaire du lointain district du Don qui l'avait mariée à un Cosaque. La colère et le désespoir du jeune homme furent terribles : il faillit mourir. Cette douloureuse aventure inspira une grande partie des plus touchantes poésies de Koltsoff. Jamais, il ne se consola de la perte de Duniasha.

Pour uniques satisfactions, il eut ses succès littéraires; encore n'en devait-il pas longtemps jouir : malade, aigri, peu à peu délaissé, il tomba de plus en plus sous la dépendance de sa famille; il y souffrait d'hostilités mesquines, de contradictions de chaque jour; il y trouvait l'ignorance et jusqu'au mépris de ses facultés.

« Ils ne voudraient voir en moi qu'un marchand, disait-il peu de temps avant sa mort à un ancien ami qui s'était souvenu; ils me demandent des réalités? Des réalités, je leur en donne. Qu'importe qu'elles soient d'en haut et non d'en bas! »

Joignons aux citations de ses poèmes rustiques celle-ci, d'un ordre encore supérieur :

LE GRAND SECRET.

Les nuages amènent la pluie. La pluie, la terre la boit. La terre travaille. La terre enfante. Innombrables étoiles des espaces! Innombrables formes de l'être! Dans ses ténèbres, dans ses clartés, qu'elle est prodigieuse, la nature!

Vieillis par la recherche du grand secret, les siècles sur les siècles passent. Aux générations qui les interrogent, sur le principe, sur la conclusion, chacun répond : Allez, questionnez-en d'autres.

L'esprit courageux, suppliant, se tourne vers la Providence : Oh ! dis-moi le secret, le sombre secret de tes agissements? Et, pour réponse, prodiges sur prodiges éclatent. Tempêtes, sérénités, qui, dans l'âme, font un égal tumulte.

Quelle sera la fin des prodiges dans l'avenir des temps?

Oh! lampe sainte, brille fidèle au-dessus du Sauveur crucifié. Oh! pensée! tu es sombre. Oh! prière, tu es plus douce (1).

II

Nous nous sommes réservé de parler plus longuement de Chevtchenko, le poète national de la Petite-Russie.

La Petite-Russie, c'est cette bande de terres fécondes et ensoleillées qui serpente comme une broderie aux fleurs nombreuses, éclatantes, au bas de la robe rigide et nue de la Grande-Russie, sa glaciale dominatrice. C'est l'Ukraine aux blés abondants, aux steppes chaudes où, de cataractes en cataractes, chevauche le Dniéper, ce vieux Cosaque fougueux. Là, le froment, les fruits; là, le maïs et la vigne, et même, abrité de l'austral par le manteau des collines, l'olivier; là, le troupeau ne rentre pas le soir dans l'étable, et le paysan sort de sa cabane pour dormir; là, jadis, un peuple heureux et brave, poète et guerrier, un peuple héroïque qui, durant trois siècles, du quinzième au dix-huitième, combattit pour l'indé-

(1) Alexis Koltsoff mourut en 1843. Il avait trente-quatre ans.

pendance, d'abord de l'Europe, contre le Turc, puis de l'Ukraine, contre le Polonais et le Russe; terribles mêlées où, des rives du Bosphore à celles du Dniéper, retentissent, avec les longues lances cosaques, le cri de guerre de leurs *hetmans* (1) et les chants de leurs *kobzars* (2). Par haine du Polonais, en 1654, ils se donnent aux Russes, à la condition formelle, toutefois, de leurs libertés nationales sauvegardées; bientôt trahis, ils se révoltent; réprimés, ils reforment leurs bandes, font échec à Pierre le Grand. Ils cèdent enfin sous Catherine. Les vieux, les moustaches blanches, descendent le Dniéper sur leurs bateaux agiles et vont, avec la liberté, émigrer dans le Caucase.

Tout le reste subit le double établissement de la noblesse et du servage. Les résultats en furent prompts. Cette Russie méridionale, qui jusqu'alors avançait sur l'autre en culture intellectuelle, et dont la ville universitaire, Kieff, était, dès avant le règne de Godounoff, l'Athènes des jeunes Moscovites, ne reconquit pas ses vainqueurs. Ce ne fut pas la lumière qui monta, c'est l'ombre qui descendit. La Petite-Russie vit s'éteindre presque simultanément tous ses foyers civilisateurs. Ses franchises passèrent aux nobles, son commerce aux juifs, ses écoles se fermèrent, sa langue même tomba en mépris. Le doux dialecte petit-russien, qui avait redit les exploits des Cosaques, parut bon tout au plus pour les paysans et les *kobzars*.

Telles étaient les gloires passées, les ignominies présentes, que le destin se réservait de ranimer au cœur du pauvre enfant de la steppe, qui s'appela Tarass Chevtchenko.

Il vint au monde, en 1814, dans le gouvernement de Kieff, au village de Moritza. Lui et les siens étaient serfs sur les terres d'un noble d'origine allemande. De très bonne heure, Tarass se sentit très triste; il avait perdu sa mère, et son père s'était remarié. Une marâtre le tourmentait lui et ses cinq ou six frères et sœurs; lui surtout, parce qu'il comprenait mieux

(1) Atamans (chefs).

(2) Ménestrels (de la *kobza*, instrument analogue à la guitare dont ils accompagnaient leurs chants).

l'injure et qu'il haïssait plus fort l'injustice. Pour se débarrasser de Tarass, on l'envoyait au loin dans la plaine avec les troupeaux. Là, son cœur gonflé s'apaisait. Le vent de la steppe séchait ses paupières ; il rêvait. Une grande curiosité s'agitait en lui : Où finissait le monde ? Était-ce là-bas, où une rangée de sombres hauteurs soutenaient le ciel comme autant de piliers d'airain ? Il lui semblait que c'était bien là. Comment en être sûr ? Il partit pour savoir, marchant vers l'horizon ; mais Tarass ne trouva pas le bout du monde ; ce furent de pauvres *choumaki* (colporteurs) qui trouvèrent Tarass et le ramenèrent le soir au hameau. Il avait cinq ans.

Peu après, son père mourut, ne lui laissant de son mince avoir pas un kopeck.

« Car, pour Tarass, avait-il dit, d'après ce qu'il annonce, il vaudra trop pour avoir besoin de sa part, sinon trop peu pour en être digne. »

En attendant, le pauvre petit bonhomme était, pour s'instruire, chez un sacristain ivrogne, qui le battait beaucoup et l'instruisait peu. Un seul ami consolait l'enfant : un recueil d'images qui éveilla chez lui le goût secret du dessin ; il chérissait ardemment ce petit livre ; d'autre part, les brutalités du sacristain l'exaspéraient. Un beau soir, il s'enfuit de chez l'un et emporta l'autre. Que ce vol, si vol il y a, lui soit pardonné.

Il alla plus loin, chez un diacre, dont il avait ouï parler ; un fameux homme celui-là, qui enluminaient des icônes. Et il se trouva que ce n'était pas seulement un grand peintre, mais encore un grand prophète qui lisait l'avenir dans le creux de la main gauche. Il prit la main de Tarass, l'examina, puis la laissant aller brusquement :

« Peintre, toi, gamin ? Jamais ! Tonnelier, peut-être, et encore. »

Battu par son premier maître, renvoyé par le second, Tarass revint à ses troupeaux et se remit à interroger l'espace ; seulement, la question qui tourmentait le petit pâtre avait changé. Il ne se demandait plus : Où finit le monde ? mais : Où commence la liberté ?

Ses fonctions se modifièrent, et plusieurs fois, rapidement. Des étables du maître, il passa aux cuisines; de berger, promu marmiton; puis, des cuisines aux antichambres; de marmiton, *kazatchok* (petit Cosaque). C'était, depuis les guerres ukrainiennes, une mode polonaise, adoptée aussi des Russes, que d'avoir parmi ses gens un garçonnet sous ce costume. Les kazatchoks venaient au signal du maître (les mains frappées l'une dans l'autre); ils lui portaient le feu et l'eau (le verre et la pipe); ils chantaient ou dansaient à l'occasion, pour divertir.

Tarass endossa cette livrée.

Se souvint-il, en la revêtant, de certaines histoires contées jadis à lui et à sa petite sœur Irène par un vieux moine à barbe blanche, qui les avait maintes fois fait frémir aux carnages des Polonais et des *haidamaks* (1)? Interrogea-t-il plus fréquemment les *kobzars* vagabonds, dont les refrains n'avaient pas d'autre thème, et les vieillards, parmi lesquels plusieurs encore pouvaient lui dire : « Nous avons vu cela »? Toujours est-il que, dès ce moment, le kozatchok se sentit Cosaque; qu'il s'en reconnut non seulement les larges épaules et les longues jambes, mais bien les poétiques tendances et les généreuses ardeurs; sans démêler encore pourtant sa vocation future dans ce conflit de sensations fortes. Tarass se croyait toujours né peintre, parce que la peinture était, depuis sa naissance, la seule passion qui lui eût parlé. Il peignait donc — quand nous disons peindre — il barbouillait; il copiait tout ce qui lui tombait sous la main, surtout les gravures militaires, surtout les gravures de Cosaques. Ah! celles-là, il les arrachait des murailles quand, à la suite de son maître, il passait, soit à Kieff, soit à Vilna. C'est là que celui-ci le trouva un soir, oubliant les heures et le danger de mettre le feu, occupé à copier des estampes à la lueur d'une chandelle. Pris sur le fait, il n'eut que le temps de recevoir deux vigoureux soufflets avant d'aller à l'office passer par les verges.

Il n'en continua pas moins à peindre. Cette persistance finit

(1) En langue turque (bandits).

par faire donner crédit à ses aptitudes. Tarass pourrait devenir décorateur et s'utiliser dans la maison. Sur ces entrefaites, le maître partit, avec tous ses gens, pour Saint-Pétersbourg, s'y fixa et accorda enfin à Tarass la permission d'apprendre chez un peintre (peintre d'enseigne, ou tout au plus décorateur); mais qu'importait à l'adolescent! il avait quatre ans devant lui, un grenier et un professeur. Il n'était plus kazatchok; il ne portait plus la livrée; dans les rues, quand il passait, sa boîte à couleurs et ses pinceaux sous le bras, on ne voyait pas qu'il était serf. Il rencontrait des étudiants; on causait en marchant, en revenant des cours; on échangeait ces pensées de la jeunesse, si vives, si folles, si belles parfois; on se retrouvait aux musées le jour, le soir au Jardin d'été. Tarass y restait après les autres; il y passait des nuits entières, contemplant les blancheurs neigeuses des statues sous le ciel vert pâle, pénétré, dans ce lieu choisi, du charme des clartés arctiques. Avec ces voluptés, d'horribles souffrances. Que pensez-vous que songeât Tarass après avoir amoureusement rêvé de poésie et de gloire le long des blanches statues, sous le ciel en coupole? « Ah! ah! Tarass l'étudiant, le grand peintre, l'homme de génie! Je sais là-bas quelqu'un pourtant qui, rien qu'en frappant dans ses mains, peut te faire fouetter. »

Il fut souvent hanté de l'idée du suicide.

C'est à ce jardin d'été que Chevtchenko fit la connaissance d'un peintre petit-russien dont il avait fixé l'attention en copiant les statues. Celui-ci lui conseilla de faire des portraits à l'aquarelle. Tarass essaya sur un camarade qui posait de bon cœur. Il réussit. Son maître le sut, l'encouragea; il lui confia même le portrait des femmes qu'il préférait, le gratifiant de 1 rouble par toile. Cependant, son nouvel ami le suivait de l'œil; il parlait de Chevtchenko à Joukowski le poète, professeur du grand-duc héritier; au célèbre peintre Brulof. Les artistes s'émurent; ils virent là un frère à sauver. Brulof proposa un portrait de Joukowski en loterie. Le portrait fut fait, l'argent trouvé; on eut 2500 roubles. C'était le prix d'une âme serve. Cela, en avril 1838. Le futur poète avait vingt-quatre ans.

Certes, Tarass tressaillit alors de ce frisson des prisonniers dont les fers tombent ; il respira comme ceux-là respirent ; tout son être se dilata comme le leur. Pourtant, devant cet or qui le faisait libre, ces 2 500 roubles, qui représentaient la première dignité de l'homme, son cœur se contracta. Il s'émut d'une immense et farouche pitié pour ses frères de la veille, du grand troupeau là-bas, parqué dans l'esclavage, et dont ne s'échappait que de loin en loin, par miracle, une pauvre brebis aventureuse. La liberté achevait de lui révéler la servitude.

Et tout en continuant ses études à l'Académie des beaux-arts, Chevtchenko songeait au peuple, à sa chère Ukraine. Il évoquait sa gloire ancienne. Une révolution de facultés s'opéra chez lui. Ces tableaux qu'il avait cru peindre, il ne les peignit pas, il les parla ; ou plutôt, il les peignit en les parlant. Quand, dans son poème d'*Hamalia* (1), il envoie les flots du Bosphore porter à la mer et au Liman, pour qu'ils la portent au Dniéper, la plainte des prisonniers cosaques, et que le Dniéper la rugit en traversant la steppe, et que, sur l'onde hérissée du vieux fleuve, les barques cosaques s'amoncellent, déferlant de toute la vitesse des rames et des voiles vers le Liman, vers la mer et vers le Bosphore, d'où elles ramènent les prisonniers, tout est aussi saisissable à l'œil, aussi vivant, aussi vu que sur la toile, et mieux, que sur le lieu même. Quand, dans les *Haidamaks*, Gouta, le chef, qui incite à l'extermination des juifs et des catholiques, a trouvé dans un monastère ses deux enfants, que leur mère, catholique, y a fait secrètement élever, et que sa bande l'a forcé à les massacrer de sa propre main ; puis que, la nuit venue et pendant qu'on festoie, Gouta, seul, tâtonnant à travers les ténèbres et s'heurtenant aux cadavres, vient reconnaître et ensevelir ses deux fils, ce n'est pas seulement le cœur qui frémit, c'est le regard qui s'effraye en errant sur ces faces livides, que ranime çà et là un reflet des lueurs de l'orgie, tandis qu'à côté, sous les torches, apparaissent les terribles visages, enlumés de sang et de vin, des haidamaks.

(1) *Hamalia*, Nalivaiko, Dorochenko, Jan Pidkova, héros cosaques.

L'œuvre de Chevtchenko, vaste panorama de l'histoire ukrainienne, y reconstitua tout : les types et les sites, les actes et les âmes. Cela, sans grand travail, grâce à ce don des vrais poètes, auxquels un détail suffit pour inspirer l'ensemble, et qui devinent plus qu'ils ne savent. Avec quelques bouts de vieilles ballades, Chevtchenko refit le passé. Avec quelques lambeaux de son cœur, il fit le présent.

Dès ses premiers poèmes (1), écrits en petit-russien, la patrie galvanisée tressaillit. Il lui avait crié, comme le Dniéper portant à la steppe le message des prisonniers : « Entends-tu ? » Et ce fut l'Ukraine tout entière qui lui répondit : « J'entends ! j'entends ! »

Le rêve de Chevtchenko, c'était l'affranchissement du peuple non seulement dans la Petite-Russie, mais dans toutes les Russies, car il ne mettait pas de frontières entre des souffrances communes. C'était l'alliance fédérale de toutes les familles slaves ; c'était enfin, dans l'avenir, une république civilisatrice.

Sur un simple soupçon de ses tendances révolutionnaires, et pendant qu'il était à Kieff, entouré d'un cercle enthousiaste, le poète fut, par ordre du tzar — c'était l'empereur Nicolas — condamné à servir comme simple soldat, sa vie durant, dans une forteresse de Sibérie. Il y gémit dix ans, avec défense expresse d'écrire, même de dessiner, un crayon dans sa botte, traçant encore en cachette un assez grand nombre de poésies, jusqu'à ce que l'inspiration, usée par la réclusion, cessât. L'empereur mourut. Des amis influents, entre autres le comte Tolstoï, implorèrent la liberté de Chevtchenko. Ils l'obtinrent. Suivit une année pour les formalités, la onzième. Quand le poète, enfin délivré, prit en pèlerin, presque en mendiant, le chemin de l'Ukraine et qu'il y visita sa sœur Irène, celle-ci, comme la sœur du Tasse, pleura sans le reconnaître.

De retour à Saint-Pétersbourg, il y trouva sa renommée grandie, ses livres aux mains de tous, de même aussi son

(1) Le *Kobzar*.

cher idiome petit-russien réhabilité, employé par plusieurs.

Tout cela était beau, c'était la gloire ; mais Chevtchenko se sentait prématurément vieilli et voulait, s'il en était temps encore, essayer du bonheur. Le bonheur, il ne le rêvait qu'en Ukraine, dans une des petites maisonnettes blanches, là-bas, sur les bords du Dniéper, avec une compagne non pas riche, non pas noble, non pas libre, mais pauvre, et paysanne, et serve. A toutes les observations de ses amis sur ce sujet, il répondait : « Je suis de corps et d'âme un enfant du peuple ; que viendrait faire une noble dame dans ma chaumière ? »

Cependant, aux paysannes que recherchait Chevtchenko, la chaumière du poète semblait trop différente de leur humble toit ; surtout trop différent Chevtchenko des garçons de leur village. La première à laquelle il s'adressa refusa net ; la seconde, après avoir dit : oui, se ravisa et finit par dire : non. Le poète fut très affecté de ce double refus. Il ne s'occupa pas moins de l'achat d'un terrain en Ukraine, et, tout en achevant plusieurs ouvrages, tous destinés au peuple petit-russien, tous écrits en langue petite-russienne, il se berçait d'aller rétablir là sa santé cruellement ébranlée par l'exil et aussi, paraît-il, par l'abus des boissons alcooliques. Mais Chevtchenko ne devait plus habiter sur les bords du Dniéper qu'un de ces *kourganes* (1), verdoyants tombeaux qui dominent la steppe. De même que son vœu aurait été d'y vivre, il avait été d'y reposer. Dans une de ses poésies qui commence comme celle de Musset :

Mes chers amis, quand je mourrai...

Quand je mourrai, dit Chevtchenko, creusez-moi un tombeau dans la steppe large, dans mon Ukraine bien-aimée... d'où je puisse encore te voir et t'entendre, toi le Dniéper bondissant (2).

Ce ne sont point des idées poétiques d'un haut vol qu'il faut aller chercher dans les poèmes de Chevtchenko, ou plutôt d'un

(1) Sépultures ukrainiennes, larges monticules de terre surmontés d'une croix de fer.

(2) Il mourut en 1881, avant d'avoir salué l'affranchissement des serfs.

vol lointain. Il n'a rien ajouté au questionnaire des âmes, sa muse ne tourbillonne pas dans l'infini. Non, il la garde au ras du sol natal, il l'y courbe souvent, il se plaît à la meurtrir du joug des asservis. La muse de Chevtchenko, c'est elle qui fut vraiment et pauvre, et paysanne, et serve. « Ne croyez pas, semble-t-elle dire au peuple pour lequel elle chante, que je m'en vais quitter ce sillon, franchir cette frontière, interroger et plaindre au-delà de cet horizon : j'ai bien assez de vos intérêts, bien assez de votre malheur. » Et même, quand elle plane pour rejoindre et pour écouter les glorieux fantômes du passé, jamais elle ne quitte le lien qui la rattache à la glèbe. De même, dans ses *Doumkas* (1), lorsque Chevtchenko s'écrie : « Je gémis, je ne cesse point de gémir sur vous, pauvres filles séduites ! » ce sont toutes des filles petites-russiennes, elles ont toutes aimé des *moskals* (2) trompeurs ou d'inconstants Cosaques : c'est Hanna, la servante ; c'est Catherine, la paysanne ; c'est Marianne aux noirs sourcils. Certes, entre la Catherine de Chevtchenko qui, abandonnée par « le bel officier », s'affolle et va se noyer, elle et son enfant, et la Marguerite de Goethe, la différence ne semble pas grande. Cependant la portée est tout autre : Catherine n'est que Catherine, et nous sentons que la pensée de Chevtchenko nous arrête là. Marguerite, la Marguerite qui, pâle et prête pour le bûcher, apparaît à Faust au Valpurgis, et dont son infernal compagnon lui dit : « Ce n'est pas la première ! » ah ! celle-là, c'est toutes les jeunes et blanches âmes sur lesquelles le péché met sa tache noire, et le crime souvent après sa tache rouge ; c'est à jamais le type de l'innocence fatalement détruite. Mais, pour être exclusivement autochtone, la poésie de Chevtchenko ne s'amointrit pas. Loin de là : il lui arrive souvent de présenter, par sa limpide et simple allure, de frappantes analogies avec la poésie grecque : même familiarité, même noblesse, même grâce des plus simples détails.

Voyez (dans son charmant poème de *Marianne*) venir, s'a-

(1) Chansons.

(2) Soldats russes.

vançant vers une joyeuse bande « de fillettes gentilles », le *kobzar* vieux que guide un petit garçon. Fatigué, il s'assied sur le bord du chemin. Et les fillettes de l'entourer : « Chante ! chante-nous quelque chose ? » D'autres l'appellent leur ramier, leur père chéri. » Et lui : « Mes chéries, mes colombes, mes âmes ! » Oh ! pour les fillettes, toujours il chantera ; toujours son vieux cœur, à l'écho de leurs peines, tressaillira. Mais il est las, bien las de la longue route ! Vieux, il est faible et souvent repoussé. Chanter ? que chanterait-il ? Il n'a plus sa voix, ni sa jeunesse d'autrefois ! Et la *kobza*, elle aussi, est vieille, et les cordes lui manquent, comme à lui le souffle. « Soyez remerciées, ô fillettes, pour votre bon accueil. »

Ainsi préludant, par phrases entrecoupées, il commence l'histoire de Marianne, la fille aux sourcils bruns, une histoire de la chaumière et de la steppe, de la fillette et du Cosaque séducteur qu'elle a appelé « son bel oiseau » et qui s'envole un jour, qui ne revient plus au bois où elle allait l'attendre, la pauvrete !

Et si, derrière le cercle des jeunes filles, autour du vieillard, viennent les jeunes hommes et que, sur a *kobza*, les chants se mêlent et se succèdent, tantôt doux, « comme l'aube du matin et du soir », tantôt grondants, comme les flots fâchés du Dniéper », retraçant les antiques saisons des hommes et des choses dans la patrie ukrainienne, décrivant les combats et les guerriers « très nobles », cela pendant qu'on marche en troupe vers le hameau et que, sur le seuil des chaumières, l'aïeul vient écouter ce que le chanteur dit des aïeux, ne serez-vous pas tenté de reconnaître et de saluer dans le *kobzar* de Chevtchenko le vieillard blanc de Chénier, l'aède immortel, le vieil Homère ?

Il y a, dans un volume des œuvres de Chevtchenko, volume philosophique et poétique, sur lequel s'étend l'index de la censure, un curieux poème : *Marie*. Marie, c'est la mère de Jésus, mais dépouillée de tout caractère traditionnel. Ce n'est pas celle du croyant, et, la question de foi mise à part, il est des cas où l'art peut au moins s'enrichir des pertes de l'orthodoxie. Rien de pareil quant à la figure désagréablement réaliste que

présente Chevtchenko. Cette simple femme juive, non vierge et non prédestinée, qui a mis au monde un réformateur, qui le pressent, l'encourage, se fait tout à la fois sa zélatrice et sa servante, prépare ses aliments, recoud ses hardes, l'escorte au Calvaire, en redescend seule et finit par mourir de faim comme une mendicante, cette Marie ne vaudra jamais pour le poète la vierge saluée par Gabriel, ni la mère consolée par Jean. Nous n'avons, du reste, parlé de ce poème que parce qu'il accuse des tendances libérales et singulièrement hardies de Chevtchenko.

Un journaliste polonais a dit de son tombeau, toujours visité par de nombreux fidèles, que c'était la Mecque des Petits-Russiens révolutionnistes. Il serait injuste de circonscrire ainsi l'enthousiasme des pèlerins qui s'y dirigent, mais, ce qui est certain, c'est que, pour tout fils de l'Ukraine et même pour tout Slave aspirant à célébrer le culte de la gloire et de la liberté de son pays, le tombeau du poète peut servir d'autel, c'est que Tarass Chevtchenko a continué, en l'élargissant à la mesure de son génie, l'œuvre des Lomonosoff, des Chlepouckine et des Koltsoff.

Ils ont bien mérité de leurs compatriotes, les poètes-paysans russes.

S. ARNAUD.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<i>Economie. — Chemins de fer. — Industrie. — Le socialisme d'Etat et la question économique en France. Le rachat des chemins de fer.....</i>	5
<i>Critique littéraire. — Sainte-Beuve, après la lettre.....</i>	65
<i>Littérature espagnole. — Biographie. — Don José Zorilla et don Juan Ténorio, drame en deux parties.....</i>	91, 423
<i>Littérature russe. — Mœurs. — Régime pénitentiaire. — Dostofesky, scènes du bague en Sibérie.....</i>	127
<i>Génie civil. — Chemins de fer. — Le percement d'un tunnel en Amérique... Orfèverie. — Beaux-arts. — Une pendule artistique.....</i>	173 201
<i>Critique. — Beaux-arts. — Le Salon de 1882, l'an II de la liberté.....</i>	205
<i>Questions navales. — Cuirassés et non-cuirassés, canons et calibres.....</i>	333
<i>Voyages. — Scènes de mœurs. — Une nouvelle voie ferrée en Amérique ...</i>	509
<i>Economie domestique. — Histoire naturelle. — Les œufs dans l'alimentation.</i>	597
<i>Miscellanées. — La bataille de Boulogne où comment Calais est redevenu anglais.....</i>	469
<i>Politique contemporaine. — La diplomatie française en Syrie.....</i>	509
<i>Littérature du Nord. — Poètes-paysans russes.....</i>	523
<i>Poésies.....</i>	90, 234
<i>Pensées diverses.....</i>	368, 422, 468, 508, 542
<i>Chronique scientifique.....</i>	235

CORRESPONDANCES DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Nouvelles des sciences, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, etc.

<i>Correspondance d'Orient. — Russie. — Abus du caviar. — Anarchie administrative. — Le triomphe du tchinownisme. — Reculer pour mieux sauter. — La succession du prince Gortschakoff. — Direction nouvelle du nihilisme, etc.</i>	255
<i>Politique orientale française depuis le congrès de Berlin. — Le protectorat de la Syrie et de Tunis — Les fautes de M. Waddington. — Avons-nous en Egypte des intérêts politiques et commerciaux de premier ordre ? — Ce qu'il y a de légitime dans les revendications égyptiennes, etc.....</i>	545
<i>Correspondance d'Amérique. — Effet produit par les assassinats de Dublin. — Indignation générale. — Protestation des sociétés de la ligue agraire et des orangistes. — Opinion isolée du journal d'O'Donovan Rossa, etc.....</i>	267
<i>La question du travail. — Grève formidable dans l'industrie métallurgique. — Le travail des immigrants. — Une colonie anglaise au Canada. — La commission du tarif. — Invalidations de démocrates à la Chambre, etc.....</i>	566
<i>Correspondance d'Allemagne. — Le projet de loi sur les assurances ouvrières garanties par les corporations de métiers. — Statistique des accidents. — Le grand drame des Carolingiens, par M. Wildenbruck, etc.....</i>	278
<i>Monopole d'Etat. — La fabrication du tabac. — Le chemin de fer urbain de Berlin. — Exposition des beaux-arts industriels à Nuremberg, etc.....</i>	555
<i>Correspondance d'Italie. — Rectification. — La questione del Papa. — Une solution. — Erreurs singulières. — Un peuple vendu. — Une occasion perdue. — La baie d'Assab. — Politique de déception. — L'émigration italienne et la question de la main-d'œuvre étrangère, etc.....</i>	287
<i>Garibaldi. — Son caractère franco italo espagnol. — Un service posthume. — La manifestation latine de Nice. — Les origines de Garibaldi. — Don Quichotte et le pousse-caillou troubadour. — La mère de Garibaldi. — Les Vosges, etc.</i>	576
<i>Correspondance de Londres. — M. Gladstone et la politique irlandaise. — Le Phoenix-Park. — M. Parnell et les ultraradicaux. — La dissolution probable du Parlement. — Lord Cavendish et M. Burke. — Land league et land act. — Le droit au travail et l'émigration, etc.....</i>	299
<i>Point de vacances pour le Derby. — Exposition de bouledogues. — La vente Hamilton; les collections de Hamilton-Palace. — Scott-Russell et les constructions navales : le Great-Eastern. — Le gros bourdon de Saint-Paul, etc...</i>	588
<i>Chronique et bulletin bibliographique. — Continuation du gâchis. — Les demi-mesures du ministère. — Les évolutions fantaisistes de la majorité. — Pas de maître et pas de méthode. — Le banquet de l'Elysée-Montmartre, etc.</i>	515
<i>La déchéance de la France. — Les députés en vacances. — Livres nouveaux. Théâtres.....</i>	601
<i>Banques, bourses et marchés. — Chronique financière.....</i>	315, 611